

Uluru, ou l'impossible
patrimonialisation du rocher sacré

Uluru est l'un des sites touristiques les plus fréquentés d'Australie, mais peu de visiteurs se doutent que dans ce lieu se nouent deux visions du monde radicalement opposées. Située en plein cœur de l'arrière-pays semi-aride australien, l'*outback*, dans les Territoires du Nord, cette petite montagne caractérisée par sa couleur rouge a une hauteur de 348 mètres et une circonférence de 9,5 kilomètres. À quelque 32 kilomètres d'Uluru se trouve une autre formation sédimentaire, Kata Tjuta. Ensemble, ces deux monticules rocheux composent aujourd'hui la réserve naturelle Uluru-Kata Tjuta National Park. Dans cet article, nous nous attarderons spécifiquement à la construction discursive d'Uluru et aux tensions qu'elle révèle. Ce lieu comporte effectivement une épaisseur discursive toute particulière, compte tenu des événements historiques qui lui sont associés et des différents points de vue que soulève sa cogérance actuelle.

Les premiers humains qui s'installent près d'Uluru sont les membres d'une tribu aborigène australienne, les Anangu, il y a environ 40 000 ans. Ceux-ci se considèrent comme les propriétaires traditionnels du lieu. Du côté européen, c'est en 1872 qu'Uluru est aperçu pour la première fois par un explorateur britannique, Ernest Giles, à partir de Kata Tjuta. L'année suivante, celui-ci se rend sur le site même du monolithe rouge en compagnie de William Gosse. Ces explorateurs nomment la montagne Ayers Rock, en l'honneur d'Henry Ayers, le premier ministre de l'Australie du Sud de l'époque¹. Uluru prend cette appellation officielle dans la colonie australienne à partir de ce moment. C'est en 1958 que le gouvernement du pays déclare Uluru réserve naturelle et touristique, et procède à l'expulsion de la tribu Anangu. Pendant les trois décennies suivantes, le lieu n'est géré que par des Australiens d'origine britannique et connaît un essor important d'un point de vue touristique, aux niveaux d'abord national, puis international. Le 26 octobre 1985 constitue un moment tournant dans l'histoire d'Uluru, mais aussi dans l'histoire de ses représentations : le gouvernement redonne alors la propriété de la réserve Uluru-Kata Tjuta aux Anangu lors de la cérémonie du *Handback*². Seule contrainte : les Anangu doivent signer un contrat stipulant que la Direction des parcs nationaux, un département du gouvernement australien, garde un droit de cogérance du parc pour une durée de 99 ans. Depuis ce temps, le lieu est donc géré par deux instances différentes, ayant chacune une relation particulière avec Uluru et entretenant un discours distinct sur lui, qu'elles doivent faire coexister. Par ailleurs, les Anangu ont également la possibilité d'habiter à nouveau sur le site du parc

1. Pour davantage d'informations au sujet de la colonisation du centre de l'Australie et des relations entre les Aborigènes d'Australie et l'État australien, voir Vanessa Castejon, *Les Aborigènes et l'apartheid politique australien*, Paris, L'Harmattan, 2005, 269 p. et Sven Lindqvist, *Terra nullius*, Paris, L'Arène, 2007, 263 p.

2. Lors de cet événement, le gouverneur général de l'Australie à l'époque, sir Ninian Stephen, a remis le titre de propriété d'Uluru aux chefs de la tribu Anangu. Cette cérémonie, qui s'est déroulée au pied de la montagne, a suscité un grand intérêt médiatique et populaire. Cet événement est d'ailleurs commémoré fréquemment et cité comme une victoire dans la reconnaissance des droits traditionnels des tribus aborigènes en Australie.

national Uluru-Kata Tjuta depuis 1985, grâce à l'installation du village de Mititjulu. Finalement, Uluru a été inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO à deux reprises, soit en 1987, en reconnaissance de ses valeurs naturelles, et en 1994, pour ses valeurs culturelles.

Bien qu'officiellement les autorités australiennes aient redonné à Uluru son appellation traditionnelle et aient abandonné le nom d'Ayers Rock pour référer au monolithe, les deux nominations sont encore couramment utilisées aujourd'hui. Cette double appellation pour un seul lieu constitue le premier indice des difficultés discursives reliées à Uluru. En effet, comme nous le verrons dans cet article, l'histoire coloniale de l'Australie ainsi que l'intérêt récent de l'industrie du tourisme envers le rocher ont rendu périlleuse une patrimonialisation du lieu qui tente de réconcilier les conceptions de ses différents intervenants. Dans le but de mener à bien cette analyse sur les représentations discursives d'Uluru, nous nous arrêterons sur trois paradigmes qui semblent particulièrement révélateurs des contraintes qui entourent sa représentation. Nous aborderons d'abord la figure du « Heart of Australia » symbolisant le monolithe. Nous observerons ensuite la dichotomie entre le caractère sacré et le caractère naturel du lieu, source de tension dans ses représentations. Finalement, nous aborderons une problématique unique liée à la pratique d'Uluru, soit l'escalade du monolithe.

Chronologiquement, le premier discours portant sur Uluru est celui de la tribu Anangu. Ce discours traditionnel sacré n'est pas totalement accessible aux non Anangu et il est principalement oral, ce pourquoi il est difficile de déterminer un objet précis pour étudier cette couche discursive. Nous nous sommes donc arrêtés sur le *Guide du visiteur d'Uluru*³, créé conjointement par la communauté Anangu et la Direction des parcs nationaux, où l'on retrouve le plus grand nombre

3. Department of Sustainability, Environment, Water, Population and Communities, *Uluru-Kata Tjuta National Park Visitor Guide*, Darwin, Government of Australia, 2009, 43 p.

d'informations émises par ces Aborigènes⁴ sur Uluru. La construction identitaire de cette tribu est fortement liée à sa relation à l'espace géographique et à la terre, et le monolithe que nous étudions ici a une grande importance dans l'élaboration de ses mythes fondateurs. Le discours sur la création du monde et les lois traditionnelles des Anangu forment ce que les Aborigènes nomment le *Tjukurpa*, l'ensemble des règles spirituelles et culturelles régissant leur vie⁵. Malgré maintes tentatives d'assimilation du mouvement colonial australien à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, les Anangu affirment encore aujourd'hui l'actualité de ce discours oral et millénaire dans l'organisation de leur vie personnelle et collective :

Tjukurpa refers to the past, the present and the future at the same time. It refers to the time when ancestral beings created the world as we know it. *Tjukurpa* also refers to Anangu religion, law, relationships and moral systems. Anangu life today revolves around *Tjukurpa*⁶.

La façon dont Uluru est enchâssé dans le discours holistique aborigène tient du mythe de la création du monde selon les Anangu. Ainsi, selon eux, leurs ancêtres, sous la forme d'animaux, de plantes et d'humains,

4. Notons que nous employons l'appellation « Aborigène » avec une lettre majuscule, qui s'applique uniquement aux aborigènes australiens, alors que le terme « aborigène », employé avec une minuscule, signifie « indigène, natif, "naturel" ». (Vanessa Castejon, *op. cit.*, p. 15.)

5. Depuis 2005, les Anangu participent à un projet multimédia pour élaborer une banque de données interactive afin de recueillir les histoires orales reliées au *Tjukurpa*. L'utilisation de mots de passe fait en sorte que les membres de la tribu ont toujours accès au savoir « secret » qui leur est destiné, et que le public ne peut consulter qu'une partie restreinte des informations disponibles, soit celle que les Anangu acceptent de transmettre. Cette banque de données est actuellement accessible au Centre culturel d'Uluru. Compte tenu des contraintes physiques et temporelles de cette étude, nous n'avons pas exploité les informations contenues dans ce fonds, ce qui constitue une limite à notre recherche.

6. Department of Sustainability, Environment, Water, Population and Communities, *op. cit.*, p. 10 : « Le *Tjukurpa* fait référence au passé, au présent et au futur en même temps. Il fait référence au temps où des créatures ancestrales ont créé le monde comme nous le connaissons maintenant. Le *Tjukurpa* fait aussi référence à la religion, aux lois et aux systèmes relationnel et moral des Anangu. La vie des Anangu tourne aujourd'hui autour du *Tjukurpa*. » [nous traduisons]

auraient créé le monde tel qu'il est maintenant, avec ses formations rocheuses diverses, ses plans d'eau, sa faune et sa flore, à partir d'un espace vide. Par la suite, ils se seraient enfouis sous terre pour se reposer, sous des lieux géographiques distincts, dont Uluru⁷. Le monolithe fait partie, dans le discours aborigène, d'un réseau de lieux de la plus haute importance pour leur religion, puisque sous celui-ci « dorment » leurs ancêtres. Uluru n'est donc pas seulement un lieu où les Anangu ont habité pendant des milliers d'années, ses cavités et ses points d'eau détiennent une importance cruciale, non seulement du point de vue de la survivance, mais du point de vue de la vie spirituelle et sociale. Les pratiques de ce lieu sont, depuis des milliers d'années, codifiées dans le but de respecter leur ordre sacré.

Une des particularités du discours des Anangu est qu'il est transmis, encore aujourd'hui, de façon orale et sélective. Effectivement, seuls les membres de la tribu ont accès à l'ensemble des enseignements du *Tjukurpa* et seuls quelques élus ont accès à des savoirs confidentiels :

Tjukurpa is not written down but taught and memorised. This knowledge is carefully passed on to young people. Some areas of *Tjukurpa* are only passed on to people who have inherited the right to that knowledge. With knowledge comes responsibility⁸.

Le discours des Anangu sur Uluru est donc peu accessible si l'on n'est pas membre de la tribu. Ainsi, les Aborigènes mentionnent certains faits et histoires qu'ils considèrent importants pour le *Tjukurpa* dans les publications destinées aux visiteurs d'Uluru et sur le site même, mais ils refusent toujours de partager une certaine partie de leurs croyances. La transmission elle-même des savoirs ancestraux se fait souvent de façon

7. « These features are the physical evidence that these stories really did take place, they are the *Tjukuritja*. » (*Ibid.*, p. 11 : « Ces traits sont la preuve physique que ces histoires ont bel et bien eu lieu; ils constituent le *Tjukuritja*. » [nous traduisons])

8. *Ibid.* : « Le *Tjukurpa* n'est pas écrit, mais enseigné et mémorisé. Ce savoir est soigneusement transmis aux jeunes. Certaines parties du *Tjukurpa* ne sont transmises qu'à des personnes qui ont reçu ou acquis le droit de recevoir ce savoir. Avec la connaissance viennent les responsabilités. » [nous traduisons]

structurée, sous forme d'enseignement de chansons et de danses par exemple, et peut faire l'objet de discrimination sexuelle. De surcroît, certains aspects physiques d'Uluru, comme des points d'eau et des pans de rochers, sont associés à des éléments de connaissances et d'histoires traditionnelles spécifiques pour les Anangu. Le bagage culturel évoqué par certains de ces sites, qui sont alors dits « délicats », est si sacré pour les Aborigènes que ceux-ci demandent aux visiteurs de ne pas les photographier⁹.

Le deuxième discours que nous mettons en valeur dans cet article est celui du gouvernement australien, l'instance institutionnelle et officielle du pays. Le premier fait intéressant à noter est assurément le nouveau nom que les explorateurs Giles et Gosse ont attribué à Uluru : Ayers Rock. Le discours occidental qui s'est construit autour du monolithe peut se résumer dans le choix de cette appellation, que le gouvernement australien a officiellement laissé tomber en 1993 à la demande des Anangu.

Le *Guide du visiteur d'Uluru* nous servira également dans cette analyse à observer le discours officiel australien. Il est pertinent de noter que, malgré l'importance qui y est accordée au discours aborigène, c'est le gouvernement australien qui demeure l'éditeur de cette brochure. Son discours représente bien les valeurs véhiculées par le gouvernement en ce qui concerne Uluru¹⁰. Ce document est donc particulièrement représentatif du discours officiel sur le monolithe.

9. « There are some important sensitive areas around the base of Uluru. At these sites, the rock details and features are equivalent to a sacred scripture — they describe culturally important information and must be viewed in their original location. It is inappropriate for images of this site to be viewed elsewhere. [...] Visitors are encouraged to learn about this place, but please respect our culture by not photographing or filming these areas. » (*Ibid.*, p. 9 : « Il y a certains sites délicats autour de la base d'Uluru. À ces endroits, les détails rocheux représentent des inscriptions sacrées — ils décrivent des informations culturelles importantes et ne doivent être observés que sur place. Il est inapproprié de les voir ailleurs. [...] Les visiteurs sont encouragés à s'informer sur cet endroit, mais à respecter notre culture en s'abstenant de les photographier ou de les filmer. » [nous traduisons])

10. Le contrat que le gouvernement australien a fait signer aux responsables Anangu lors de la cérémonie du *Handback*, qui constitue un discours important sur

Le troisième discours d'importance sur Uluru est celui produit par l'industrie touristique. Il est important ici de mentionner que ce discours peut, à vrai dire, être subdivisé en deux catégories, soit celle de l'industrie touristique en tant que telle, qui attire les visiteurs sur le lieu et leur propose différentes activités, et celle des visiteurs, qui y viennent pour diverses raisons et y effectuent différentes pratiques. L'analyse du discours de l'industrie touristique s'effectuera à partir du site Internet d'un opérateur de services offrant diverses activités aux visiteurs du lieu¹¹. Nous pourrions ainsi observer comment se construit le discours pour attirer aujourd'hui les visiteurs à Uluru, et nous verrons dans quelles proportions le discours traditionnel Anangu et le discours gouvernemental officiel sont représentés dans l'offre des activités.

Les propos des visiteurs d'Uluru sont finalement à prendre en compte dans une analyse discursive sur le monolithe, puisque leur pratique du lieu contribue à construire activement l'idée de celui-ci. Leur point de vue extérieur sur Uluru présente un intérêt particulier. La pertinence d'analyser ce discours réside principalement dans le fait qu'il nous permet d'observer exactement quelles sont les difficultés de patrimonialisation de ce lieu, qui possède toujours un caractère sacré. En effet, les différentes tensions, tant sur le plan des discours que sur le plan des pratiques du lieu, se reflètent dans les commentaires des touristes, que nous analyserons par le biais de commentaires mis en ligne sur certains blogues personnels de voyage¹².

Uluru, n'est pas accessible sur le site Internet du gouvernement australien, où on se contente de résumer l'événement. (Government of Australia, « 20th Anniversary handback factsheet », <http://www.environment.gov.au/parks/publications/uluru/factsheet-handback.html> [20 mars 2011])

11. Nous utiliserons ici le site Internet de l'organisateur de tours Red Rocks Safaris, qui propose des forfaits d'activités et de circuits autour d'Uluru, en plus de présenter certaines informations sur l'histoire et la gestion du site. (Red Rocks Safaris, « Tours of Ayers Rock, the Olgas and Kings Caynon », <http://www.redrocksafaris.com.au> [15 novembre 2011])

12. Notons par exemple le blogue de voyage de Willjack, jeune voyageur britannique, ainsi que celui de Laeti, jeune Française, dont certains billets seront cités dans cette analyse.

Le « Heart of Australia »

L'éloignement d'Uluru, dont l'existence n'est connue par l'entièreté de la population australienne que depuis une cinquantaine d'années, est un premier aspect à considérer dans l'analyse de l'émergence de ce symbole unique. En effet, la visibilité d'Uluru s'est construite d'une façon particulière, en fonction de sa position géographique, le rocher étant isolé dans l'*outback* australien, où seuls les Anangu et les tribus aborigènes ont connu son existence pendant longtemps. Uluru est devenu davantage visible dans les représentations officielles à partir des années 50, quand son accès est devenu plus aisé. C'est dans cette décennie que le développement du réseau routier national et de l'industrie aéronautique ont permis de se rendre plus facilement à Alice Springs et à Uluru, ce qui a favorisé l'industrie touristique. La visibilité du lieu est donc historiquement une conséquence du développement de l'industrie touristique, qui s'est rapidement installée sur le site lorsque le réseau routier lui a permis d'attirer des visiteurs avec plus d'aisance.

Les métaphores associées à Uluru évoquent sa valeur pour l'identité nationale australienne. En effet, les Australiens ont adopté l'expression « Red Centre » pour désigner Uluru ou encore le « Heart of Australia ». Dans le premier cas, le lieu est clairement associé à sa position géographique, presque parfaitement au centre de l'île océanienne. Dans le deuxième cas, le « cœur » peut faire allusion encore une fois à la position centrale du rocher dans le territoire australien, et la forme et la couleur du monolithe permettent la comparaison avec le muscle cardiaque. Mais le choix de ce terme est assez évocateur pour démontrer l'importance d'Uluru dans la construction de l'identité nationale australienne, comme le souligne Sarah James : « The repeated use of the "heart" metaphor emotively engages the sentiments of settler nationalism¹³. » Pour les Australiens, Uluru est

13. Sarah James, « Constructing the Climb: Visitor Decision-Making at Uluru », *Geographical Research*, vol. 45, n° 4, décembre 2007, p. 402 : « L'usage répété de la métaphore du "cœur" engage de façon émotive un nationalisme colonisateur. » [nous traduisons]

donc davantage qu'une des icônes touristiques les plus importantes du pays, c'est aussi une icône nationale contribuant à forger l'identité australienne. Parallèlement, selon Ken Taylor, l'*outback* et les lieux associés à la ruralité auraient contribué, aux XVIII^e et XIX^e siècles, à faire émerger une identité proprement « européo-australienne » :

Images and visions of landscape have been central to the forging of a European Australian identity from the landing of the first fleet in 1788. Landscape as a cultural construct quickly became, and has remained, crucial to the development of attitudes of Australians to their country¹⁴.

Cette fonction identitaire du paysage s'applique bien à Uluru, puisque celui-ci est devenu rapidement, dans le discours officiel, un emblème national, un patrimoine naturel appartenant à tous les Australiens. La montagne rouge a donc gagné son importance dans le discours officiel de par ses caractéristiques naturelles, géologiques et géographiques.

Bien qu'Uluru soit éloigné de tous les grands centres urbains d'Australie, ce lieu est fortement ancré dans l'imaginaire des Australiens, notamment par le travail d'*icônisation* du site produit par le discours touristique. Benedict Anderson indique comment la carte d'un lieu peut être détachée de son contexte géographique et ainsi devenir un emblème, une icône. Dans le cas présent, cependant, ce n'est pas une carte qui se voit transformée en emblème, mais plutôt la courbe du monolithe. Anderson souligne qu'« aussitôt reconnaissable, partout visible, le logo-carte pénétr[e] profondément dans l'imagination populaire, formant un puissant emblème pour tout jeune nationalisme anticolonial¹⁵ ».

14. Ken Taylor, « Australian Colonial Landscapes », Bernt von Droste, Harald Plachter et Mechtild Rössler [dir.], *Cultural Landscapes of Universal Value — Components of a Global Strategy*, New York, Gustav Fischer Verlag, 1995, p. 182 : « Les images et les visions du paysage ont été centrales dans l'élaboration d'une identité européo-australienne à partir de l'arrivée de la première flotte en 1788. Le paysage comme construction culturelle est rapidement devenu, et est encore, crucial dans le développement des attitudes des Australiens par rapport à leur pays. » [nous traduisons]

15. Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Éditions de la Découverte, 1996 [1983], p. 178.

L'*icônisation* d'Uluru (avec sa courbe aisément identifiable) et sa conversion en point focal du nationalisme australien (le « Red centre ») nous aident à comprendre le discours officiel australien, qui fait du lieu un élément constitutif de sa jeune identité nationale. Il est donc très fréquent de rencontrer des Australiens qui ne sont jamais allés à Uluru, mais qui considèrent que celui-ci est un des lieux les plus importants de leur pays dans l'élaboration de leur identité nationale, comme l'indique l'usage répété de la formule « Heart of Australia », notamment dans le discours touristique publicitaire¹⁶. Le lieu est donc peu expérimenté par les Australiens et relève plutôt d'un stéréotype acquis à travers les différents discours sur Uluru. En utilisant le concept de stéréotype, nous voulons particulièrement démontrer que chaque visiteur arrive sur le lieu avec des croyances qui lui sont propres — selon des connaissances et des valeurs individuelles et collectives — qui auront une incidence sur sa pratique du lieu ou, à tout le moins, qui le feront réagir lorsqu'il confrontera sa vision figée d'Uluru à celle qu'il expérimentera sur place¹⁷. En effet, comme la préconception d'Uluru auprès de la population australienne se réduit à celle d'un parc naturel national, ce n'est qu'en se rendant sur le lieu même que les visiteurs peuvent découvrir qu'il existe un autre discours que celui du gouvernement et celui de l'industrie touristique sur Uluru¹⁸. Le choc des Australiens vient ainsi de ce que l'éloignement du lieu ne les a jamais nécessairement mis en contact avec le discours Anangu sur Uluru, bien qu'ils soient généralement conscients de la cogérance du lieu depuis 25 ans, au sens où le *Handback* est un événement commémoré régulièrement

16. Certaines compagnies touristiques, comme Down Under Answers, utilisent cette formule pour vendre des excursions et des séjours près d'Uluru : « Visit the heart of Australia, Uluru and Alice Springs and experience a journey on *The Ghan*. » (Down Under Answers, « Heart of Australia », http://www.duatravel.com/campaign/package/heart_of_australia, [9 février 2012] : « Visitez le cœur de l'Australie, Uluru et Alice Springs et vivez l'expérience d'une expédition à bord du *Ghan* » [nous traduisons])

17. Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 28.

18. Le site Internet de Red Rock Safaris, par exemple, ne contient qu'un paragraphe concernant la vision des Anangu sur Uluru et un autre sur l'activité de l'escalade de la montagne (activité controversée dont nous parlerons dans les prochaines pages) sur un total d'environ une vingtaine de pages de texte. (Red Rock Safaris, *op. cit.*)

par le gouvernement australien et relayé par les principaux médias nationaux¹⁹.

Puisque la montagne se situe au « cœur de l’Australie », les visiteurs n’y restent jamais longtemps. En moyenne, les touristes qui se rendent à Uluru y demeurent une à deux journées, sans plus, car il n’y a que quelques complexes hôteliers présents sur le site de la réserve naturelle d’Uluru-Kata Tjuta, obligeant les visiteurs à faire une excursion d’une seule journée ou à rester une nuitée, à fort prix²⁰. Puisque le lieu est éloigné de toute ville, une planification serrée de la part des visiteurs, qui tentent de voir le plus rapidement possible tout ce que le lieu a à offrir, est nécessaire. Cependant, les activités planifiées d’avance sont souvent influencées par la représentation naturelle du lieu, soutenue par la vision du « Heart of Australia ». Le discours des Anangu sur Uluru, que ceux-ci aimeraient partager avec les visiteurs, n’est donc généralement pas transmis lorsque les touristes ne prennent pas le temps de visiter le Centre culturel d’Uluru, ainsi que le demandent expressément les Anangu. L’emplacement d’Uluru, qui lui procure une place de choix dans l’imaginaire national australien, contribue aussi à promouvoir davantage le discours officiel portant sur Uluru, qui porte principalement sur les caractéristiques naturelles du lieu, et à laisser dans l’ombre le discours des Anangu, qui souhaitent ardemment faire découvrir aux visiteurs leur vision culturelle du lieu.

Entre l’Olympe et l’Everest

L’étude d’Uluru permet de révéler une dichotomie évidente qui marque les représentations et les pratiques du lieu : le caractère sacré et le caractère naturel d’Uluru constituent deux conceptions irréconciliables du mont. Ainsi, le monolithe rouge, situé en plein cœur de l’*outback* australien, est tour à tour considéré, dans les discours, comme une réserve naturelle et comme un site culturel sacré.

19. Government of Australia, « 25th Anniversary Handback Festival — 26 October 2010 », <http://www.environment.gov.au/parks/uluru/visitor-activities/festivalprogram.pdf> (30 octobre 2011).

20. Sarah James, *op. cit.*, p. 401.

Détachons-nous un instant d'Uluru et considérons l'idée de la montagne dans l'imaginaire occidental. Si l'on se demande quels sont les monts d'importance dans cette perspective, on peut rapidement penser à deux types de lieux : l'Everest et le Kilimandjaro, par exemple, qui représentent la montagne comme un lieu à « performer », à escalader, ou bien l'Olympe et le Sinaï, qui font de la montagne un lieu sacré. Cette dualité des représentations, inhérente à l'idée de la montagne, se concentre en un seul lieu à Uluru. Ainsi, le discours officiel australien reconnaît d'abord et avant tout ce site comme une réserve naturelle, ainsi que le démontre sa classification gouvernementale de parc national²¹. Chez les Anangu, au contraire, le caractère sacré d'Uluru prime.

Cette dualité des conceptions nature/culture peut être perçue à travers les traces discursives que produit la cogestion du lieu. Celle-ci donne naissance à une représentation hybride, mélangeant les discours d'une façon plus ou moins cohérente, mais démontrant un désir de faire cohabiter différentes conceptions du lieu. Ainsi, sur la page couverture du *Guide du visiteur d'Uluru*, on peut lire : « Welcome to Aboriginal Land, Uluru Kata Tjuta National Park, a Commonwealth Reserve²². » Cette façon d'accueillir les visiteurs d'Uluru souligne la dichotomie propre au lieu, soit son aspect naturel, géologique, et son aspect culturel, sacré. Par souci de créer un discours inclusif, on place donc côte à côte deux perspectives qui ne semblent pas concorder à priori. De plus, si la gestion actuelle d'Uluru promeut le discours des Anangu au même titre que le discours officiel, plutôt lié à une conception physique de la montagne, la présentation du lieu est peu cohérente. Effectivement, cette superposition idéologique semble semer la confusion chez les visiteurs : on leur annonce qu'ils s'apprêtent à se rendre sur un territoire aborigène, pour immédiatement leur dire que celui-ci constitue aussi une

21. Gouvernement of Australia, « Commonwealth National Parks », <http://www.environment.gov.au/parks/parks/index.html> (15 novembre 2011).

22. Department of Sustainability, Environment, Water, Population and Communities, *op. cit.*, p. 1 : « Bienvenue sur la terre aborigène, le parc national Uluru-Kata Tjuta, une réserve du Commonwealth. » [nous traduisons] Notons que, dans la version du Guide qui a été mis à jour en avril 2011, on ne fait plus mention du Commonwealth sur la couverture.

réserve du Commonwealth, qui signifie ici un parc national appartenant à l'ensemble des Australiens et qui rappelle le passé colonisateur du pays.

Le discours touristique, lui, s'est d'abord organisé en vantant les caractéristiques naturelles du lieu. Depuis 1985, cependant, l'industrie a dû tenir compte des changements dans la reconnaissance officielle du lieu, et admettre, elle aussi, la propriété traditionnelle du site par les Anangu. Depuis les dernières décennies, la variété de l'offre touristique s'est accrue afin de proposer des activités faisant découvrir la culture Anangu, en plus des forfaits traditionnellement axés sur la découverte et la pratique du lieu mettant en valeur ses propriétés naturelles²³. On remarque donc que le discours touristique s'ajuste peu à peu au discours officiel australien.

Par ailleurs, le caractère sacré d'Uluru, s'il ne se révèle pas de lui-même lors d'une simple visite du site, occupe une place d'importance dans le discours des Anangu sur la pratique de ce lieu. Ainsi, les Aborigènes demandent expressément aux visiteurs non Anangu de respecter le caractère sacré qu'ils accordent à Uluru :

Around the base of Uluru are important sensitive areas. Some of these are sensitive under traditional men's law, and others under traditional women's law. Viewing or entering these areas is forbidden unless properly authorised by senior men or women. Details of the stories and access to these areas are restricted to certain authorised senior men and women. This has been our custom for tens of thousands of years. Visitors are encouraged to learn about this place, but please respect our culture by walking only on the marked track²⁴.

23. L'organisateur de tours Red Rock Safaris, par exemple, souligne la présence de l'héritage des Anangu dans leur forfait : « These guys and gals know what they're talking about, from the vast array of desert critters to the amazing geology of the region, the timeless culture of local Anangu (Aboriginal custodians) to the more recent European arrivals. » (Red Rock Safaris, *op. cit.* : « Ces gars et ces filles [les guides du tour] savent de quoi ils parlent, de la vaste gamme de créatures du désert à l'incroyable géologie de la région, de la culture intemporelle des Anangu locaux (les gardiens aborigènes) à l'arrivée plus récente des Européens. » [nous traduisons])

24. Department of Sustainability, Environment, Water, Population and Communities, *op. cit.*, p. 9 : « Autour de la base d'Uluru se trouvent des sites délicats importants.

La brochure officielle gouvernementale qu'est le *Guide du visiteur* constitue la principale tribune des Anangu auprès des visiteurs : le discours aborigène n'est donc accessible qu'à travers le filtre de son éditeur, le gouvernement australien. Ce dernier positionne, de façon assez particulière, le caractère sacré d'Uluru parallèlement au caractère naturel du lieu, même dans la présentation de la formation géologique du site. Effectivement, parmi les pages dédiées à l'explication scientifique de la formation du lieu dans le *Guide du visiteur d'Uluru*, un encadré rappelle au lecteur la partialité de ce discours : « Please remember that this is a western point of view of how Uluru and Kata Tjuta formed. Anangu have a different belief according to *Tjukurpa*²⁵. » Notons que le *Guide* est l'un des documents où le discours aborigène rayonne le plus : le caractère sacré d'Uluru y est particulièrement détaillé, et la diffusion de cette brochure est assez large auprès des visiteurs. Seul le Centre culturel d'Uluru permet aux non Anangu d'obtenir plus d'informations sur le *Tjukurpa*.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, les visiteurs arrivent à la montagne en ayant davantage conscience du discours officiel sur Uluru que du discours des Anangu. Les stéréotypes que les touristes entretiennent sur le lieu sont donc surtout orientés par les caractéristiques naturelles de celui-ci plutôt que par ses caractéristiques culturelles et sacrées. Ils ont ainsi davantage tendance à pratiquer le lieu en l'abordant comme une réserve naturelle plutôt que comme un lieu sacré. Néanmoins, la conscientisation au discours des Anangu n'est pas non plus garante d'une sensibilité plus exacerbée à leur culture.

Certains d'entre eux sont délicats selon les lois traditionnelles des hommes, et d'autres le sont selon les lois traditionnelles des femmes. Visiter ou regarder ces sites est interdit, sauf si vous en avez l'autorisation de la part d'un aîné homme ou femme. Les détails de nos histoires et l'accès à certains endroits sont réservés à quelques aînés hommes et femmes. Ceci est notre coutume depuis des dizaines de milliers d'années. Les visiteurs sont encouragés à s'informer au sujet d'Uluru, mais s'il vous plaît respectez notre culture en ne marchant que dans les sentiers désignés. » [nous traduisons]

25. *Ibid.*, p. 32 : « S'il vous plaît, souvenez-vous qu'il s'agit ici d'un point de vue occidental sur la façon dont Uluru et Kata Tjuta se sont formés. Les Anangu ont d'autres croyances selon le *Tjukurpa*. » [nous traduisons]

Escalader, ou ne pas escalader la montagne?

Le rapport entre le corps et la montagne mérite assurément notre attention dans cette étude d'Uluru, puisqu'il constitue l'une des tensions les plus importantes dans les discours et les pratiques de ce lieu. C'est particulièrement l'escalade²⁶ de la montagne qui génère un conflit ne pouvant être éclairé que par une étude discursive d'Uluru.

Selon les Anangu, Uluru est un lieu sacré qui ne peut être escaladé que lors de circonstances spécifiques, par certains membres de la communauté seulement, afin d'accomplir des cérémonies à son sommet. Ainsi, les Anangu ne montent pas fréquemment le monolithe et demandent aux visiteurs de ne pas le gravir, afin de respecter les règles du *Tjukurpa*, qui régissent leur propre pratique de l'ascension d'Uluru. Pour les Anangu, il est préférable d'expérimenter le lieu autrement qu'en l'escaladant, ce qui offenserait leur religion : « What visitors call "the climb" is of great spiritual significance to us. The climb is not prohibited, but we prefer that, as a guest on Anangu land, you will choose to respect our law and culture by not climbing²⁷. » Même si les Aborigènes souhaitent ardemment que les gens n'escaladent pas Uluru, ils n'interdisent aucunement l'ascension de la montagne, malgré leur statut de cogérant du parc national. Aucune raison officielle n'est évoquée pour justifier cette position. Deux hypothèses peuvent toutefois être émises : une partie des retombées économiques découlant de cette pratique touristique reviendrait à la communauté des Anangu, ou bien la demande de laisser la liberté aux visiteurs d'escalader serait inscrite dans le contrat du *Handback* signé en 1985. Rien ne nous conduit toutefois à confirmer ces hypothèses.

26. Cette activité est nommée *the climb* en anglais. Nous utiliserons dans cet article la traduction d'« escalade », dans son acception d'« action de monter, de grimper le long de [pentes escarpées] », selon le *Trésor de la langue française*.

27. Department of Sustainability, Environment, Water, Population and Communities, *op. cit.*, p. 14 : « Ce que les visiteurs appellent "l'escalade" a une grande valeur spirituelle pour nous. L'escalade d'Uluru n'est pas interdite, mais nous préfererions qu'en tant qu'invités sur le territoire Anangu, vous choisissiez de respecter nos lois et notre culture en n'escaladant pas Uluru. » [nous traduisons]

L'échelle permettant d'escalader le monolithe a été installée par le premier garde-forestier d'Uluru entre 1958 et 1962. Dans les premières décennies suivant l'émergence de l'industrie touristique, il était commun que les visiteurs escaladent la montagne. Ceci s'inscrivait effectivement dans une représentation du lieu comme un site naturel, et non culturel et sacré. Or, depuis que les Anangu ont repris le titre de propriétaire d'Uluru et qu'ils incitent les visiteurs à ne pas monter la montagne par respect pour leurs coutumes, notamment en employant la formule « Please don't climb²⁸ », les questions fusent, dans les médias australiens comme dans les blogues des voyageurs, à savoir pourquoi l'escalade du monolithe reste encore permise²⁹. Selon les autorités officielles, cette activité reste accessible afin de ne pas nuire à l'industrie touristique. Or, selon une recherche menée sur le site d'Uluru par Richard Baker et Hannah Hueneke, depuis la cérémonie du *Handback* en 1985, près de 98 % des visiteurs auraient tout de même visité ce lieu si l'escalade de la montagne avait été interdite³⁰. Plusieurs répondants ont également mentionné qu'ils préféreraient que l'escalade soit interdite afin qu'ils n'aient pas à faire le choix de pratiquer cette activité ou non³¹. Puisque de nombreux visiteurs s'adonnent tout de même à l'escalade chaque année — la gestion d'Uluru-Kata Tjuta National Park ne compile toutefois pas de données officielles à ce sujet —, il importe de s'arrêter pour observer quels sont les discours qui influencent la prise de décision des touristes concernant l'escalade de la montagne.

La pratique de l'escalade d'Uluru apparaît problématique d'abord dans les discours que produisent les cogérants du parc. Effectivement, à la base de la montagne, il est possible de voir deux panneaux : un

28. Cette formule se trouve dans le *Guide du visiteur d'Uluru* et sur le site même : « S'il vous plaît, n'escaladez pas. » [nous traduisons]

29. [Australian Associated Press], « Climbdown? Uluru Proposal Sparks Debate », *The Age*, 8 juillet 2009, <http://www.theage.com.au/travel/travel-news/climbdown-uluru-proposal-sparks-debate-20090708-dd6k.html> (30 octobre 2011).

30. Richard Baker et Hannah Hueneke, « Tourist Behavior, Local Values, and Interpretation at Uluru. "The Sacred Deed at Australia's Mighty Heart" », *GeoJournal*, vol. 74, n° 5, octobre 2009, p. 483.

31. *Ibid.*

comportant la requête des Anangu de ne pas escalader la montagne, et un autre indiquant si les conditions climatiques permettent l'escalade pendant cette journée. Cette juxtaposition de discours crée une confusion dans l'esprit des visiteurs :

Now here's the bizarre thing. At the main car park, where the rock slopes upwards at the gentlest angle, you are allowed to climb it. A metal fence through which a rope runs has been nailed into the rock — by the Australian government — to help people on their way up. It looks like a stitched wound. There's a big sign — also erected by the Australian government — with a humble and passionate request from the traditional Aboriginal owners pleading with tourists not to climb: "That's a really important sacred thing that you are climbing... It has great spiritual significance"³².

Ces signes ambigus concernant l'attitude à adopter quant au rapport physique à la montagne rendent plus difficile la décision des visiteurs de monter ou non Uluru. Les résultats d'un sondage effectué sur le site auprès de touristes dévoilent cependant quelques raisons récurrentes qui poussent ceux-ci à escalader ou non la montagne³³. Ainsi, parmi les personnes qui choisissent de monter le monolithe, certaines décident de le faire pour accomplir un défi personnel, d'autres pour « profiter » davantage du lieu, et d'autres encore pour admirer la vue au sommet. Dans la majorité des cas, les gens sont conscients, au moment d'escalader Uluru, de la requête des Anangu de ne pas pratiquer cette activité. La représentation sacrée du lieu a donc moins d'importance pour ces visiteurs d'Uluru que leur liberté à pratiquer le lieu comme ils

32. Willjack, « Ogling at the Olgas. And Ayers Rock », <http://www.travelpod.com/travel-blog-entries/willjack/3/1284546387/tpod.html> (20 mars 2011) : « Maintenant, voici la chose bizarre. Dans le stationnement principal, là où la pente rocheuse est la moins accentuée, vous avez le droit de l'escalader. Une barrière de métal à laquelle est fixée une corde a été clouée à la roche, par le gouvernement australien, afin d'aider les gens à monter. Ça ressemble à une cicatrice. Il y a un gros panneau, aussi mis en place par le gouvernement australien, qui présente l'humble et passionnée requête des propriétaires aborigènes demandant aux touristes de ne pas escalader Uluru : "Ce que vous escaladez est une chose vraiment importante et sacrée... Elle a une grande valeur spirituelle." » [nous traduisons]

33. Richard Baker et Hannah Hueneke, *op. cit.*, p. 484.

l'entendent. Chez les gens qui décident de ne pas monter la montagne, on note principalement le désir de respecter la volonté des Anangu et le choix de ne pas pratiquer cette activité considérée comme dangereuse, voire mortelle, puisque plus de trente-cinq personnes sont décédées dans leur tentative d'atteinte du sommet d'Uluru³⁴.

Certes, si la tolérance de l'escalade d'Uluru est source de confusion pour les visiteurs du lieu, les Anangu et la Direction des parcs nationaux tentent le plus possible d'encourager un rapport physique au lieu qui se crée par la marche. Grâce à celle-ci, disent-ils, les touristes peuvent expérimenter le lieu en profitant de ses caractéristiques naturelles, tout en étant initiés à certaines de ses caractéristiques culturelles.

Par ailleurs, soulignons que la majorité des compagnies touristiques demande à leurs guides d'adopter une position neutre en ce qui concerne l'escalade d'Uluru, afin de ne pas influencer les visiteurs dans leur décision de monter ou non la montagne. Elles justifient cette position en misant sur la responsabilisation du touriste, selon « the ethic that people should be allowed to make up their own mind³⁵ ». Cependant, dans la réalité, il paraît évident que le discours des guides, lorsqu'ils présentent les options d'escalader ou non le monolithe et les raisons qui les sous-tendent, ne peut être neutre : leur appartenance même à l'industrie touristique les place nécessairement dans une position délicate pour conseiller les touristes, ce qui n'est pas pour aider ces derniers à se forger une idée claire de la pratique à adopter dans le lieu.

34. Différents témoignages issus de blogues personnels de voyageurs font état de cette décision, dont celui de Laeti, jeune voyageuse française : « Nous avons été faire deux promenades aux alentours d'Uluru pendant que certains ont eu le courage de grimper dessus... Je ne l'ai pas fait pour deux raisons : de un, pour les aborigènes c'est un lieu sacré et ils demandent de ne pas grimper dessus donc je ne vois pas pourquoi on se permet de monter dessus... Et de deux, pour grimper, c'est sur une distance de 1,6 km avec un angle de 85 degrés et il n'y a rien pour nous aider à part un morceau de corde à un moment! faut être fou quoi!! [sic] » (Laeti, « Laeti au pays des kangourous », <http://sweetylaeti.kikooboo.com/fr/page/uluru> [15 novembre 2011])

35. Sarah James, *op. cit.*, p. 404 : « l'éthique selon laquelle les gens devraient être libres de se faire leur propre opinion [sur une pratique touristique]. » [nous traduisons]

En somme, les difficultés de patrimonialisation d'un lieu sacré sont palpables en ce qui concerne Uluru. L'analyse du discours du gouvernement australien et de celui des Anangu, qui tentent de coexister de façon harmonieuse depuis 1985, dévoile les tensions qui surgissent dans la juxtaposition de ces idéologies et qui sont à l'origine de la confusion chez les visiteurs qui souhaitent pratiquer le lieu. Certes, le passé colonial de l'Australie doit être pris en compte pour comprendre comment les discours s'accumulent, se complètent, se confrontent, et comment l'imaginaire populaire peine à reconnaître pleinement le discours aborigène, tant avant son arrivée dans le lieu que pendant sa visite. Le plus grand conflit relié à la patrimonialisation du lieu est assurément généré par l'escalade d'Uluru. Tant et aussi longtemps que celle-ci sera permise, au nom de la pérennité de l'industrie touristique, qui génère beaucoup d'argent pour la Direction des parcs nationaux et, il faut le mentionner, pour la communauté Anangu, persistera la confusion entourant la légitimité des pratiques de ce lieu.

Pour terminer cet article, soulignons l'importance même de l'analyse discursive du lieu dans la tentative de cerner et de comprendre les tensions qui se dessinent autour de la patrimonialisation d'Uluru. Ainsi, depuis le début des années 90 — donc quelque temps après le *Handback* et la transformation du discours officiel qui s'en est suivi —, les chercheurs en sciences humaines s'intéressent à la problématique de l'escalade du monolithe et des pratiques « sacrilèges » du lieu. Pour ce faire, ils procèdent à une analyse des différents discours portant sur Uluru, qui se complètent, se confrontent ou s'ignorent. Les travaux de Sarah James, de Ken Taylor, de Richard Baker et Hannah Hueneke, que nous avons cités à quelques reprises dans cet article, constituent en eux-mêmes une nouvelle couche discursive sur Uluru : une tentative scientifique de compréhension des tensions discursives inhérentes à ce lieu. Cette quantité d'analyses fait en sorte que nous pouvons maintenant parler non seulement du discours des Anangu, du discours officiel ou du discours touristique qui portent sur Uluru, mais également d'un métadiscours les englobant et les transcendant, participant à son tour à la construction de l'idée du lieu. Les tensions générées par les représentations d'Uluru ne se sont donc pas estompées après 1985 :

dans la foulée de la patrimonialisation du lieu et de la remise en question de la pratique de l'escalade, elles ont contribué à créer un nouveau discours.

